



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **6 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Enchenoz La course en tête	
Le Nouvel Observateur - 9 octobre 2008.....	2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

Enchenoz La course en tête Son héros est un dieu du demi-fond

EZINE, Jean-louis

Après son mémorable «Ravel», l'écrivain raconte dans «Courir» la vie d'Emil Zátopek, l'homme qui courait le plus vite au monde dans les années 1950. En jogging et à petites foulées, Jean-Louis Ezine lui a rendu visite

C'est l'appartement d'un coureur à pied. Tout en haut des Buttes-Chaumont. Génial, les Buttes, pour le réveil musculaire et le long footing de décrassage matinal. Une heure, une heure et demie, au feeling. Du végétal, du dénivelé, de l'espace. On peut même traverser les pelouses. Unique à Paris. L'avenue de la Grotte, le tour du lac, la sévère grimpe du mont du Temple, la cascade, la folie gréco-romaine, la passerelle, et puis hop, virage entre les poneys et la baraque à gaufres et on remet ça. M'as-tu vu ces beaux canards, ces essences rares, ce coin de nulle part en pleine entropie urbaine? Dix, quinze fois la boucle. Ensuite, selon la forme, retour en pente douce par la rue des Solitaires, ou bien par les escaliers à double révolution de la rue de Crimée, pour un sprint en courtes foulées, à haute fréquence. Ne restent plus que les quatre étages sans ascenseur, pour le retour au calme.

Non, vraiment, pas difficile d'imaginer cette vie, la course est une drogue. On en connaît même le nom et la formule. Endorphine.

Naguère appelée enképhaline, au début des années 1970, quand on l'a découverte dans une tête de cochon. Du grec *enkephalos*, «dans la tête». Substance endogène (polypeptide), mise en évidence un peu plus tard dans le cerveau du coureur pédestre, elle joue dans l'inhibition de la douleur un rôle analogue à celui de la morphine. Structure moléculaire assez proche des opiacés. Effet anxiolytique garanti. La particule élémentaire du bonheur. Jouissance et spiritualité. L'opium des bipèdes. Le pied, pour le dire tout net. Derrière cette porte vit un fin connaisseur.

Le palier ressemble à une salle d'attente un rien exigüe, avec une plante verte et des livres aux couvertures exotiques qu'un meuble expose au regard, voire à la consultation. Comme pour laisser au visiteur le temps de souffler avant d'actionner la sonnette. Les livres confirment qu'on est bien chez Jean Echenoz, ils sont tous signés de ce nom, mais ils portent des titres bizarres. «A Greenwichi Hosszúsági Kör», ou encore «Inaltesçi Blonde». Du roumain, du hongrois, nous renseigne avec quelque hésitation l'auteur, qui s'est encadré à son huis et sourit franchement, un paquet cabossé de Rothmans à la main. Ah oui, «le Méridien de Greenwich», le premier roman, pas loin de trente ans déjà, ça file. Et «les Grandes Blondes», hein?

Bien sûr, «les Grandes Blondes», un titre pour lequel il avoue un faible, l'histoire d'une starlette tombée dans la misère et qui re vient sur scène grâce à une émission de télé sur les grandes blondes. Mais bon, dit-il, les traductions n'entrent plus, il arrive un moment où ça n'est plus possible. Et de frémir pour son appartement saturé. Il faut dire que Jean Echenoz, prix Goncourt, prix Médicis et l'on en passe, est l'un des écrivains français les plus connus et traduits dans le monde: l'oeuvre est répandue dans une trentaine de langues, est-ce que vous vous représentez ça? C'est peut-être bien un record. L'appartement est limpide au contraire, il s'étire dans la lumière des Buttes qu'il avale goulûment de toutes ses fenêtres, auxquelles il doit faire bon reprendre vie au retour de l'entraînement. C'est comme un océan feuillu que parcourent de longs frissons. L'air du large au métro Botzaris. Jean Echenoz allume tranquillement une cigarette. Alors quoi, les endorphines ne suffisent plus? Ah non, se défend-il, moi je ne cours pas, je ne suis pas coureur. Nous traverse un souvenir de lecture. Dans «Je m'en vais», le roman qui lui valut le Goncourt en 1999, Ferrer, le héros, dit que sa vie «ponctuée de Marlboro, ressemble à l'ascension d'une corde à noeuds». Mais voilà qu'il lui faut s'arrêter de fumer, et il lui semble alors «grimper indéfiniment à une corde lisse».



Métaphore athlétique. Nous proposons à l'auteur deux heures de corde lisse, est-ce que ça tiendra? Oui, eh bien voilà, dit-il, c'est le seul sport que je pratique. Avec un peu la natation, je suis assez bon nageur. Mais coureur, non, je ne l'ai jamais été, je n'ai jamais voulu l'être.

Tout de même, insistons-nous, comment pourrait-on connaître de l'intérieur les **secrets** et l'esprit de la* course, flairer cette animalité domptée, comment pourrait-on décrire cette religion sans l'avoir au moins un temps épousée, ou frôlée, parce que tout est là, dans *Courir*», qui raconte la vie si romanesque, et tellement invraisemblable, d'Emil Zátopek. Tout y est sans qu'y figurent la moindre date, le moindre chrono, le moindre chiffre. Les chiffres fatiguent la légende. Peut-être même qu'ils la tuent. Jean Echenoz a traité l'histoire de Zátopek comme un chimiste traite le quinquina ou l'aloès, la violette ou la lavande, il en livre l'essence. Un extrait. Quant aux guillemets, on sait qu'Echenoz a fait tomber la boîte. C'est un virtuose du «- style indirect. L'histoire se reformule au présent. Le présent d'éternité. Bon, d'accord. Echenoz est un grand écrivain, il sait faire. Mais comment pourrait-on avoir écrit ce chef-d'oeuvre sans s'être rêvé champion, sans avoir fantasmé sur les vieux grimoires, à défaut d'avoir vécu soi-même le martyr quand l'entraîneur, la trotteuse en main, vous gueule aux oreilles, cassé en deux par son cri: *«Une minute aux 400. Tu relances, tu relances tout de suite!»*

Bon sang, que n'y avions-nous pensé! L'ancêtre, bien sûr. Un ancien, dans la famille, a dû galoper par les champs et les cendrées. Un adversaire de Zátopek peut-être, ou un coureur de cette époque. Jean Echenoz a vécu la

course par procuration, de A à Z. Surtout à Z, d'ailleurs, avec en signature caudale cette vingt-sixième lettre de l'alphabet qui rappelle que le pied se compose de vingt-six os et qui fourmille dans les patronymes de coureurs. Ce sont des gens en Z. Zátopek, Jazy, naturellement. Pujazon, El Ghazi, deux champions du monde de cross-country. Le terrifique Allemand Peltzer, le prodigieux Hongrois Rozsavolgyi, son compatriote Szabó, le Suédois Zander, et puis Odlozil, Zabala, tous titulaires de records du monde. Tout comme Roznyoi, Rzhichine, Krzyszkowiak qui filaient comme zèbres en sautant la rivière du 3 000 mètres steeple. On connaît même un cumulard sous ce rapport, un binôme ambulante, Benoît Zwierzchlewski, recordman du monde du semi-marathon, dont les journaux se lassèrent tant d'écorcher le nom qu'ils ne l'appelèrent plus que Benoît Z. Il faut croire que le Z a du ressort, une laxité dans la cheville, des fourmis dans les segments. A ces énigmes consonantes, Jean Echenoz lève un sourcil de clown blanc. Non, non, nous n'avons pas ça dans la famille, se désole-t-il, évoquant une vague anthroponymie franc-comtoise. Et il nous désigne dans un angle du salon un tableau. Moustache et col cassé, un bourgeois aux yeux clairs pose sans forfanterie dans son cadre de bois doré. L'écrivain nous présente Georges Echenoz, son arrière-grand-père, ingénieur des Eaux à Nantes, peint par François Brillaud. Ainsi, l'auteur de *«Lac»*, assez bon nageur, descend d'un ingénieur des Eaux. Mais pour la course à pied, dit-il, ça lui est venu tout seul. *«A la base, je n'y connais rien en propre. J'avais juste envie, depuis un moment, d'arrêter un peu avec la fiction et de continuer ce que j'ai entrepris avec*

*Ravel. Non pas un genre de biographie, ni «Ravel» ni «Courir» ne sont des biographies. Plutôt des vies brèves, un peu à la manière des «Brief Lives» de John Aubrey ou de «la Légende dorée» des vies% de saints de Jacques de Voragine. Ces compressions d'un destin semblent seules pouvoir donner la mesure et le format d'un mythe. Je me suis aussi inspiré des «Vies imaginaires» dans lesquelles Marcel Schwob évoque des pirates, des poètes, des assassins plus ou moins réputés...» Zátopek, lui, fut au lendemain de la guerre le champion d'un système qu'il tenta de semer à la course. Il avait vu deux fois les Russes envahir sa ville de Prague, la première pour libérer son pays, la deuxième pour l'asservir. Toute sa carrière illustre une insondable, une héroïque ambiguïté. Zátopek courut à l'enthousiasme, mais aussi à la colère. Il cachait l'une et l'autre sous un masque d'agonie comme jamais on n'en vit dans la course à pied. Courir, c'était se voiler la face. Ce saint laïque s'était composé une tête de martyr, une expression de souffrance qui terrifiait jusqu'à ses adversaires, une grimace où l'on cherchait une vérité toujours en fuite. De toute façon, il ignorait. Pour les endornhines T.es molécules du bonheur ne figuraient pas dans la panoplie socialiste. Zátopek ne savait pas ce que savent les cochons de toute éternité. Il ravalait tout, ses joies comme ses peines. La gloire olympique avait fait de celui qu'on appelait *«la locomotive»* un colonel de l'armée tchécoslovaque, applaudi à Vienne par le compagnon de route Jean-Paul Sartre, tout comme Giraudoux avait ovationné Ladoumègue avant-guerre, quand notre «Julot» national faisait admirer sa foulée de 2,20 mètres sur le tapis*



roulant du cirque Medrano. Les écrivains aimaient le sport, en ce temps-là. Son tour de cirque, à Zátópek, ce fut au lendemain du printemps de Prague, quand son soutien à Dubcek lui valut une promotion comme éboueur. On le vit alors courir dans les petits matins derrière une benne à ordures, acclamé par le populaire. Ce fut la fin burlesque d'un parcours commencé chez Bata, l'usine à chaussures

nationale. *«Pas mal, mais ça s'use vite, délibère Jean Echenoz, qui se rappelle qu'il fut testeur de gadgets à «Pif». J'ai fini par en acheter une paire au cours d'un voyage en Inde. Là-bas, l'enseigne pullule.»*

Des «Vies imaginaires», Colette écrivit à Schwob qu'elles lui donnaient *«des picotements dans les mollets»*. Le même symptôme chatouille à la lecture de «Courir».

«Tu ne connais pas ça, insistait Colette, qu'on ressent en lisant quelque chose qui vous plaît trop?»

Encadré(s) :

Jean Echenoz est né à Orange en 1947. Il est l'auteur du «Méridien de Greenwich» (1979), «Cherokee» (prix Médicis 1983), «Je m'en vais» (prix Goncourt 1999), et «Ravel» (2006).

«Courir» est son 13e roman.

© 2008 Le Nouvel Observateur ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-20081009-OB-2292SC236028 - Date d'émission : 2010-01-06

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)